

LE RISQUE DANS LA STRATÉGIE

Le « kairos » chez Thucydide

Kairos est l'un des mots les plus intraduisibles du grec. La définition la plus large et qui englobe les différents champs du terme est celle donnée par Chantraine¹ comme « le point juste qui touche au but ». La métaphore du tir à l'arc implique l'idée d'incertitude et des possibilités d'atteindre ou non la cible² propre au *kairos*. Le *kairos* comme moment d'ouverture des possibles se retrouve dans le domaine médical : il désigne cet instant critique où le médecin par son geste décisif peut inverser de manière définitive vers la mort ou la guérison le sort du patient. Enfin dans le domaine militaire, il se caractérise comme l'instant d'une intervention décidée et désigne un moment tactique engageant de manière tout aussi irrévocable le succès ou la défaite de l'action. *Kairos* associe à la temporalité la notion de crise, de choix, de jugement dans un climat d'incertitude où l'on voit que l'archer, le médecin ou le stratège prennent tous les risques, mais aussi et surtout les écartent par le fait même de décider, d'opter et de trancher en faveur de l'action.

Quel emploi Thucydide fait-il du terme dans *La Guerre du Péloponnèse*? Un emploi déjà paradoxal dans la mesure où, dans une œuvre relatant la guerre qui opposa Athènes et Sparte, et leurs alliés respectifs, de 431 à 404 av. J.-C., guerre écrite par un historien qui prit lui-même part aux opérations en tant que stratège en 424, heureux puis vaincu à Amphipolis en Thrace par le spartiate Brasidas et exilé de ce fait, Thucydide l'emploie très peu : sur huit livres consacrés aux vingt années de guerre, pas plus d'une cinquantaine d'occurrences. Et paradoxalement encore, il est plus employé quand l'historien évoque les désastres de l'expédition de Sicile à partir du livre VII, la victoire des Syracusains qui atteignent leur but, embarrassant alors les Athéniens et leur chef Nicias, ou les exploits des stratèges péloponnésiens que sont Gylippe, ou Brasidas, adversaire admiré de Thucydide dans la cam-

(1) *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*.

(2) Cf. le livre de B. Gallet, *Recherches sur kairos et l'ambiguïté dans la poésie de Pindare*.

pagne de Thrace, tous deux heureux dans leur choix du bon moment ou par l'opportunité de leur stratégie. Le *kairos* est donc indépendant du camp : stratèges péloponnésiens et athéniens se partagent cette qualité d'excellence. Toutefois, si Thémistocle, Périclès, ou Phormion ont fait preuve des qualités inhérentes au stratège, c'est en tant qu'orateurs amenés à justifier leur politique qu'ils ont emporté la décision. L'acte de discrimination et le discernement du chef sont davantage mis en scène dans les débats dialectiques ou harangues tenues devant les troupes qu'ils ne sont dramatisés dans la simple narration des revers athéniens et succès des Péloponnésiens. Ainsi le *kairos* chez Thucydide est plus d'essence discursive que narrative, il est plus rhétorique que simplement stratégique.

Nous nous attacherons donc à cerner l'image du *kairos* qui ressort des passages où Thucydide emploie le terme, l'image du *kairos* comme risque et réponse au risque. Puis nous étudierons le *kairos* dans le domaine militaire : champ de prédilection du risque et lieu des coups de fortune comme de stratégies savamment élaborées où le *kairos* est risque calculé. Enfin, dans une cité où le débat politique est de mise pour obtenir l'assentiment des citoyens à l'Assemblée, que devient le *kairos* dans les discours qui justifient l'action à prendre ?

Typologie : les traits du kairos

Les acceptions du terme font apparaître un rapport au temps singulier : le *kairos* fonde la singularité remarquable de l'événement et, dans la mise en scène thucydidéenne de l'histoire — une histoire contemporaine des faits, rationnelle et universelle —, l'événement s'élargit au durable : l'instantané est saisi dans sa dimension d'acquisition pour toujours¹.

1. Le *kairos* et le temps

Nous éliminons les emplois lexicalisés du terme très fréquemment utilisés par Thucydide pour signifier le temps : « en ces temps-là, en la circonstance » (ἐν τῷ καιρῷ). L'idée de chance se greffe pour évoquer le bon moment : « quand le moment est venu » (ὅταν καιρὸς ᾗν), où l'emploi du subjonctif modalise cet avenir du côté de la pure éventualité.

Plus intéressants dans les emplois temporels du terme sont ceux qui montrent un rapport dramatique au temps : le *kairos* est limité dans le temps mais non dans ses effets. Autant la prise de décision est rapide, de l'ordre de l'instant ou de la circonstance présente, autant les con-

(1) Κτήμα εἰς αἰεί : « un trésor pour toujours » I, 22, 4.

séquences dépassent ce qui peut apparaître purement ponctuel et intéressent l'avenir de manière durable. Ainsi les circonstances sont dites « de la plus haute conséquence » (μεγίστων καιρῶν), l'accent est mis sur l'urgence de la situation, l'instantanéité à saisir au vu de l'importance des répercussions politiques. Ainsi dans les débats qui opposent, devant les Athéniens, les Corcyréens aux Corinthiens¹ (Corcyre est une colonie de Corinthe qui s'est rebellée contre sa métropole), ceux-ci, pour éviter que la flotte athénienne ne se joigne à celle de Corcyre, argumentent en faveur d'une politique athénienne de non-intervention. Évoquant l'enjeu politique de l'alliance de Corcyre et d'Athènes, ils rendent les Athéniens responsables d'une propagation du conflit, qui pour l'instant reste cloisonné aux relations entre une métropole et sa colonie. Les Corcyréens, quant à eux, dans leur requête de l'alliance athénienne se placent sur le terrain des intérêts d'Athènes et, pour lever les réticences d'un éventuel opposant, leur orateur lui fait envisager « qu'il discute aujourd'hui moins de Corcyre que d'Athènes elle-même, et qu'il ne pourvoit pas au mieux de ses intérêts, lorsque pour la guerre en perspective et presque déjà là, il considère la minute présente et hésite à s'adjoindre un pays, qu'il est de la plus grande portée de mettre avec ou contre soi² ». Tel est le choix de J. de Romilly pour traduire le groupe circonstanciel μετὰ μεγίστων καιρῶν mettant ainsi en relief les conséquences à venir du choix d'Athènes en faveur ou non de l'alliance et d'une politique d'intervention ou non. Le risque est non des moindres : interventionnisme et prétention impérialiste d'Athènes provoqueront le conflit d'une guerre entre « frères » en suscitant la peur des Péloponnésiens puisqu'en fait ces débats et les différents arguments sont à l'origine et la cause de la guerre, ce que Thucydide évoque comme la « cause alléguée la plus vraie mais aussi la moins mise en avant » (τὴν μὲν ἀληθεστάτην πρόφασιν, ἀφανεστάτην δὲ λόγῳ) montrant ainsi les jeux qui se tissent dans le discours entre le prétexte et la raison. Le *kairos* donc est un prisme qui multiplie les prises de risque par ce rapport au temps qui se joue entre le présent et l'avenir.

2. Le *kairos* comme l'utilisation rationnelle d'une opportunité

Le *kairos* est très dépendant des circonstances : dans le contexte politique de la guerre civile, il varie au gré des succès et revers ; il implique l'idée d'une opportunité de la décision. Le plus souvent, c'est une coïncidence et l'opportunité d'un rapport établi entre des faits qui motivent l'action.

(1) I, 24-43.

(2) I, 36, 1. Trad. de J. de Romilly : Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, Paris, Les Belles-Lettres, 1968. C'est à cette traduction que nous nous référons le plus souvent et nous ne mentionnerons le traducteur que lorsque nous nous référons à la traduction de D. Roussel : Hérodoté, Thucydide, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1964.

Ainsi dans le récit de la révolte de Potidée¹ en Chalcidie contre Athènes, événements qui succèdent à l'intervention athénienne pour éviter une débâcle corcyréenne, la narration montre le rapport temporel et causal dans la succession des séditions des cités et le jeu des alliances :

Comme de longues négociations ne leur avaient apporté, du côté athénien, aucun bon résultat — la flotte qui partait pour la Macédoine étant, au contraire, également dirigée contre eux —, et qu'avec cela les autorités lacédémoniennes leur avaient promis, au cas d'une attaque athénienne contre Potidée, de faire invasion en Attique, dès lors, saisissant ce moment, ils font défection avec les Chalcidiens et les Bottiéens, auxquels ils s'étaient liés sous serment².

Le moment est marqué avec insistance dans le texte grec (τότε δὴ : « c'est alors précisément ») ainsi que son opportunité (κατὰ τὸν καιρὸν). Si le tour prépositionnel est lexicalisé pour signifier « au moment opportun, à propos », la défection de Potidée est mise en valeur comme événement majeur qui risque d'entraîner les défections des autres cités en bordure de Thrace. Dans ces conditions, le *kairos* est moment propice, à la rencontre des deux lignes de conduite athénienne et péloponnésienne, exploité heureusement par les Potidéates. Il y a eu accord entre la défection de Potidée et l'occasion de sa réalisation. L'idée de conjoncture³ inhérente à l'occasion conçue comme point de rencontre contribue à donner l'image d'un *kairos* plus mathématique que hasardeux. Cette conception d'un choix raisonné du moment opportun à l'origine d'une action réussie pour les Potidéates est aussi liée au projet d'écriture d'une histoire rationnelle qui est celui de Thucydide : le récit des incidents qui déclenchent la rupture est construit de manière à faire apparaître la peur des Péloponnésiens face à la politique résolument impérialiste d'Athènes⁴. Il ressort donc que le *kairos* mathématique joue sur les aléas de la prise de risque tout en conjurant le hasard puisqu'il présente les possibilités du choix de la politique de Potidée.

3. Le *kairos* et les chefs

Que le *kairos* soit un art de la discrimination, cela apparaît très nettement dans la perspective du récit stratégique centré sur la figure du

(1) Colonie de Corinthe mais assujettie à Athènes, et qui se trouve au sud-est de la Macédoine.

(2) I, 58,1.

(3) À propos de la métaphore du métier à tisser qui relie les différents champs sémantiques du terme *kairos*, et à propos du « *kairos* comme "fil entrelacé" rencontrant à angles droits chacun des fils de chaîne », voir B. Gallet, *op.cit.*, p. 65 et *sq.*

(4) Sur la construction du récit subordonné à une loi ou intention générale (γνώμη) et l'impérialisme de la politique athénienne, se reporter aux livres de J. de Romilly, *Histoire et Raison chez Thucydide*, Paris, 1956 et *Thucydide et l'impérialisme athénien*, Paris, 1947.

chef : stratèges athénien, comme Phormion à Naupacte au livre II, ou spartiate comme Brasidas à Amphipolis au livre V se partagent la même qualité de jugement dans l'analyse de la situation, dans la prévision des opérations conformes à leur raisonnement. Ils ont l'initiative de leur intervention et sont totalement responsables du succès de l'action.

Ainsi le récit de la bataille navale de Naupacte est orchestré de manière à valoriser le stratège athénien : les Corinthiens sont contraints de livrer bataille à Phormion dont l'intervention est préparée — guet des navires sortant du golfe, volonté d'« attaquer avec le champ libre » et effet de surprise recherché — : « Les Corinthiens et leurs alliés n'avaient pas pris leurs dispositions en prévision d'une bataille navale. [...] D'autre part, ils ne pouvaient pas imaginer voir les vingt navires athéniens oser attaquer leurs quarante-sept vaisseaux¹. » Le récit met l'accent sur cette contre-attente qu'est la bataille navale pour les forces péloponnésiennes plus habituées au combat terrestre des hoplites, et sur le risque que prend Phormion. Thucydide emploie en grec un verbe très connoté pour dénoncer l'erreur des Corinthiens dans un tour grammatical qui insiste sur l'irréalité : οὐκ ὄν οἰόμενοι, « ne pas pouvoir imaginer », indique tout ce que l'entreprise de Phormion a d'hypothétique et comment sa stratégie spéculait sur l'incapacité justement de ses adversaires à imaginer. Par ailleurs, le texte grec joue des oppositions entre la valeur athénienne du petit nombre et l'avantage numérique des Péloponnésiens, entre expériences navales ou terrestres, qui tissent en filigrane le récit des succès athéniens. Ces oppositions mettent en évidence la mauvaise analyse des Corinthiens : l'audace n'est qu'un faible risque pour qui croit à l'heureuse politique maritime défendue par Périclès² ainsi qu'aux valeurs de la cité démocratique.

La suite du récit confirme que cet instant décisif dépend de la seule initiative du stratège : « Phormion les avait avertis de ne pas engager le combat avant qu'il n'eût, en personne³, donné le signal⁴. » Le bon moment est même soumis au libre arbitre du stratège : « Jugeant qu'il était libre de choisir son heure pour engager le combat, puisque c'était lui qui avait les navires les plus maniables, il avait décidé que ce serait là le meilleur moment⁵. » Dans la phrase grecque, il est explicitement dit que l'intervention décidée est à la fois liée aux données objectives (l'habileté maritime) que le tour grec du génitif absolu insère dans le

(1) II, 83, 2-3. Trad. de D. Roussel légèrement modifiée.

(2) Cf. l'éloge de Périclès et de sa politique en II, 65.

(3) Dans le texte grec, l'on trouve le pronom personnel αὐτός à valeur d'insistance.

(4) II, 84, 1.

(5) Τὴν ἐπιχείρησιν ἐφ'ἑαυτῷ τε ἐνόμιζεν εἶναι, ὅποταν βούληται, τῶν νεῶν ἄμεινον πλεουσῶν, καὶ τότε καλλίστην γίνεσθαι II, 84, 2.

calcul de Phormion, et à sa seule volonté. C'est lui qui fait être « quand il le veut » le moment propice. Il n'y a de *kairos* que par la seule autorité légitimée du bon stratège.

Le kairos est donc éminemment subjectif comme le confirment d'autres emplois du terme où le stratège n'est pas aussi sûr de son calcul que Phormion. Le *kairos* que les chefs revendiquent est présenté comme un moment qui « leur semble bon¹ ». Le risque est ainsi surdéterminé par la modalisation de l'énoncé. Il est intéressant de voir que Thucydide stigmatise le risque quand la décision est celle du stratège péloponnésien Gylippe² à l'origine du progrès de la coalition des forces péloponnésiennes dans les revers de l'expédition des Athéniens en Sicile ou d'Alcibiade dans les tractations d'alliances entre Argos, Sparte et Athènes. L'on sait qu'Alcibiade est aux yeux de Thucydide une figure de l'aventurier, responsable de cette politique résolument impérialiste qui a conduit Athènes à livrer l'offensive contre les forces syracuséennes et qui se révéla aussi désastreuse qu'aléatoire. Ainsi Alcibiade, lors de la douzième année de guerre, dans un système complexe de recherches d'alliances entre les cités du Péloponnèse et de Béotie (au nord d'Athènes), et un contexte de plus en plus envenimé entre Sparte et Athènes, est partisan de la rupture du traité de paix (Paix de Nicias), par hostilité envers Sparte et parce qu'il a été évincé des négociations. Il intrigua donc de son côté et « s'empressa d'envoyer un message privé à Argos, invitant les gens de cette ville à se présenter au plus tôt³ avec des Mantinéens et des Éléens pour offrir leur alliance : le moment, disait-il, était bon⁴ et lui-même servirait leur cause de toutes ses forces⁵. » Le discours d'Alcibiade est rapporté dans le texte grec au style indirect dont l'emploi permet à Thucydide d'établir une distance entre l'historien et le personnage, de faire porter ainsi le soupçon sur ses manœuvres politiques. En effet Alcibiade use d'une autorité qui lui a été refusée, pour prendre le contrôle de la situation en pleine crise en invoquant le bon moment. Dans ce passage, on retrouve le trait de l'instance temporelle du *kairos* : son instantanéité dans un contexte décisionnel d'une extrême urgence. Bien plus, il ressort que le *kairos* a prise, influence sur les événements et contrôle. Voilà pourquoi il est du ressort du seul chef. Et enfin, dernier point, le *kairos* est allégué⁶, il est

(1) Emploi de ἔδοξε.

(2) VII, 5,2.

(3) Ὡς τάχιστα.

(4) Ὡς καιροῦ ὄντος.

(5) V, 43, 3.

(6) Emploi similaire dans les tractations d'Alcibiade en V, 61, 2 : « Il disait qu'il n'était pas correct d'avoir, avant, conclu la trêve sans les autres membres de l'alliance et il fallait, maintenant, puisque eux-mêmes étaient là si à-propos, se mettre vraiment à la guerre. »

affaire de point de vue, dépend de l'autorité d'un chef qui le convoque comme argument suprême. Son emploi est donc tout à fait subjectif.

Les traits du *kairos* prouvent à l'évidence qu'il est éminemment dangereux : d'essence discursive et subjective, le « moment propice » ou « décisif » apparaît bien hasardeux. C'est en effet un point de non-retour pour justifier l'action à entreprendre. Comment dans ces conditions, Thucydide peut-il le désigner paradoxalement comme le moyen pour conjurer le risque ? En effet le *kairos* est une prise de risque, mais c'est l'inverse du hasard.

Le kairos et la guerre, ou le risque conjuré

La guerre, pour reprendre les mots de J. de Romilly¹, est le lieu privilégié du *kairos*. En effet, la guerre apparaît dans les discours des généraux et politiques comme le lieu de tous les dangers et le *kairos* désigne un moment tactique, une instance temporelle entre présent et avenir où le présent est promesse d'avenir, un avenir qui sanctionnera heureusement ou malheureusement l'action. Le *kairos* est alors indissociablement lié à la *tuché* qui évoque le destin, le hasard ou ce que l'on traduit par « fortune ». Paradoxalement, dans ces discours où les stratèges réfléchissent sur le hasard et justifient leur ligne de conduite à tenir, le terme même de *kairos* est très peu employé. Mais derrière la représentation de la *tuché* s'esquisse en « négatif » le *kairos* : la guerre impose à ceux qui la décident et la conduisent une stratégie du *kairos*.

1. *Kairos et tuché* : une stratégie du *kairos*

Dans le livre I, Thucydide s'abstient dans le récit des opérations de l'année 432 d'intervenir pour donner des indications d'ordre stratégique. Mais les discours des Corinthiens en faveur de la guerre² dans les débats à Sparte au début du conflit, celui du vieux roi spartiate Archidamos, ami de Périclès, en faveur de la paix, et enfin, celui de Périclès construit pour répondre aux Corinthiens où il renonce à une politique pacifique envers les Lacédémoniens, constituent une sorte d'exposition générale de la stratégie employée au cours de la guerre du Péloponnèse. Ils sont les seuls fils directeurs fournis au lecteur pour qu'il s'y reconnaisse dans le chaos des opérations. Nous avons donc là des exposés politiques qui dessinent le champ du *kairos* comme la décision d'une intervention ou non et sa justification. Le *kairos* est donc subordonné au politique et passe par le discours et les moyens rhétoriques nécessaires pour emporter l'adhésion des auditeurs.

(1) Cf. J. de Romilly, *Histoire et Raison chez Thucydide*, pp. 173-9.

(2) I, 124 et sq.

Nous retrouvons des considérations générales ou des raisonnements qui tissent les relations étroites entre le hasard et la réflexion, reprises en écho d'un orateur à l'autre. La guerre y est représentée comme le risque majeur ou lieu de tous les risques, soumise à l'empire de la *tuché* et invitant à la prudence. C'est un *leitmotiv* des harangues en faveur de la paix. La guerre est sous le sceau de l'imprévisible : telle est la conception qu'Archidamos donne de la guerre pour dissuader les Lacédémoniens de généraliser un conflit qui n'a d'intérêt que pour un petit nombre. À ses yeux, le succès n'apporterait alors aucun honneur. Le discours a les accents du discours éducatif qu'est l'oraison funèbre athénienne faisant l'éloge des héros sacrifiés pour les valeurs du plus grand nombre et de la cité démocratique. En incise de son raisonnement, il rappelle « qu'on ne saurait prévoir le cours de la guerre¹ ». La formulation est intéressante car le verbe utilisé est « savoir » qui introduit la complétive indirecte évoquant de manière imagée (*χωρεῖν* signifie avancer) la progression des événements qui fluctuent au gré des circonstances ou des dispositions morales². Ainsi le cours de la guerre et le savoir sont antinomiques. Si la guerre n'est plus affaire d'expérience et de savoir, c'est qu'à la stratégie et à sa finalité se superpose la représentation tragique de la destinée.

La guerre est aussi représentée comme lieu ouvert à tous les possibles dans la mesure où le hasard joue un rôle de premier plan : c'est lui le véritable maître. Telle est l'image de la *tuché* qui ressort de l'argumentation des Athéniens pour dissuader les Péloponnésiens d'intervenir en faveur des Corinthiens et d'engager de ce fait définitivement la guerre :

Prenez donc votre temps pour vous décider sur un objet si important ; n'assumez pas [...] une épreuve qui sera la vôtre, et songez à temps, avant d'y être engagés, à tout ce que la guerre comporte d'aléa³. Volontiers, quand elle se prolonge, elle finit par se ramener surtout à des coups de fortune⁴ : pour cela, nous sommes placés à égalité, et la partie se joue sans que l'on sache rien entre une solution et l'autre⁵.

Ce que l'on traduit par hasard est présenté par l'intermédiaire de la périphrase comme échappant au contrôle de la raison, « contraire à la logique » : *paralogon*.

Périclès donne la même définition de la *tuché* dans son discours tenu devant ses concitoyens comme « tout ce qui peut déjouer la

(1) Πόλεμον ὃν οὐχ ὑπάρχει εἰδέναι καθ' ὅτι χωρήσει (I, 82, 6).

(2) Idée exprimée par Périclès dans son premier discours aux Athéniens, I, 140.

(3) Τοῦ δὲ πολέμου τὸν παράλογον ὅσος ἐστὶ [...] προδιάγνωτε (I, 78, 1).

(4) Ἐς τύχας (I, 78, 2).

(5) Ὅποτέρως ἔσται ἐν ἀδίῳ κινδυνεύεται (*ibid.*).

raison¹ ». De ce fait, la guerre est paradoxalement l'obstacle qui se dresse face au *kairos* lui niant toute possibilité de contrôle ou de régulation. La *tuché* nie donc le *kairos* stratégique comme réponse à ce qui est présenté comme le risque majeur. En effet l'intervention décidée d'une guerre est conçue comme fermeture des perspectives : une épreuve à assumer totalement et qui s'annonce défavorable. Cela s'oppose au *kairos* qui se conçoit comme perspective ouverte : sanction heureuse d'une décision.

À l'opposé de ce point de vue, Thucydide rappelle, par l'intermédiaire de Périclès, que la guerre implique le *kairos* comme occasion à saisir : en effet, selon lui, « à la guerre les circonstances n'attendent pas² ». Pour démontrer que la guerre est à ce moment-là inévitable et qu'il faut lancer l'offensive, il avance des arguments d'ordre économique, évaluant les ressources financières des deux parties adverses, leur expérience militaire dans le type d'affrontement, terrestre ou maritime, ainsi que leur politique oligarchique ou démocratique, responsable des motivations de leurs hoplites respectifs. Parce qu'il vient d'évoquer l'insuffisance des réserves financières des Péloponnésiens, l'inefficacité de leur mode de prélèvement et enfin leur inexpérience des expéditions navales, il justifie qu'il ne faut pas surseoir le moment de signifier aux Lacédémoniens le refus des Athéniens de céder à leurs revendications, abroger le décret de Mégare qui interdit de faire du commerce en Attique et rétablir l'indépendance d'Égine³. C'est entrer dans la guerre et renoncer à une politique pacifiste. C'est dans ce contexte qu'intervient l'argument du *kairos* comme « instant à ne pas manquer » par le biais d'une phrase nominale qui lui donne une portée universelle et argument *ex cathedra* : la guerre implique le *kairos* comme moment décisif relevant du raisonnement et de la perspicacité de jugement de l'homme politique.

Le *kairos* comme décision politique se démontre et se justifie par un long raisonnement : « Voilà comment, et sous quel jour, en gros, m'apparaît, quant à moi, la situation des Péloponnésiens⁴ » et au terme de celui-ci, il peut avancer : « J'ai encore bien d'autres raisons d'espérer⁵ une heureuse issue, si vous consentez à ne pas étendre votre domination dans le temps où vous êtes en guerre, et à ne pas aller chercher délibérément des périls supplémentaires (car je crains plus nos fautes à

(1) Τὴν τύχην, ὅσα ἂν παρὰ λόγον ξυμβῆῃ (I, 140, 1).

(2) Τοῦ δὲ πολέμου οἱ καιροὶ οὐ μενετοί (I, 142, 1).

(3) I, 139-140.

(4) I, 140, 3.

(5) Ἐς ἐλπίδα.

nous que les desseins de l'adversaire). Mais je reviendrai sur ces motifs et m'en expliquerai dans un autre discours, au moment d'agir¹.»

Il ressort de cette leçon magistrale que donne Périclès à ses concitoyens, que la décision est mûrement réfléchie, se démontre et que la victoire est un espoir raisonné, subordonné à une politique morale de la juste défense des valeurs de la cité et non à une politique aux fins expansionnistes et impérialistes. Ainsi le *kairos* comme jugement autorise les rêves qui s'annoncent comme une certitude de victoire, en prenant en compte tous les risques inhérents à la *tuché* et aux comportements humains.

Comment justifier un tel retournement de la politique de Périclès qui renonce à une politique d'atermoiements pour prôner une politique belliciste ? Il le justifie au seuil de son discours et, à cette occasion, il esquisse la relation nécessaire entre l'intelligence et la *tuché* : les discours prennent en compte la *tuché* et l'intelligence a sa part dans le succès et non le seul hasard.

Dans le passage destiné à capter la bienveillance des Athéniens alors mécontents, Périclès, en bon orateur, légitime sa politique belliciste par une défense de son statut de conseiller :

Je vois que mes conseils doivent aujourd'hui encore être identiques ou analogues, et j'attends en bonne justice que ceux qui se rangeront à cette décision soutiennent, même en cas d'échec, les décisions communes, ou bien ne prétendent pas, même en cas de succès, à ce qu'elles impliquaient d'intelligence. En effet, l'événement qui intervient peut à l'occasion prendre un tour non moins imprévu que les dispositions mêmes de l'homme ; c'est bien pourquoi, dès qu'une chose déjoue le raisonnement, nous avons pour coutume d'incriminer le sort².

Le plaidoyer en faveur de la nécessité des conseillers et d'une solidarité entre ceux qui envisagent les décisions et ceux qui les prennent, les votent, fait appel à l'argument de la raison. Périclès reconnaît que l'événement ou ce qui arrive (*τὰς ξυμφορὰς*) déjoue toute connaissance (*ἀμαθῶς*) au même titre que la *tuché*, mais derrière la critique des citoyens siégeant à l'Assemblée qui ne se considèrent pas comme engagés eux-mêmes par leur vote (défaut dont souffrait la démocratie athénienne et dont les démagogues tiraient le plus grand parti), il ressort une loi du *kairos* : plus importante que la *tuché* est la part d'intelligence qui muselle les risques.

Le *kairos*, donc, subordonné au politique est affaire de raison et d'intelligence : il met en œuvre un véritable raisonnement et la guerre

(1) I, 144, 1-2.

(2) I, 140, 1.

se voit déclinée en termes de calcul, d'hypothèses émises et confirmées par le déroulement des événements. Au scénario confus de la guerre se substitue le théâtre des pensées du stratège confiant qui évalue les prises de risques et conjure par l'esprit le sort. Voilà ce que confirme l'exemplaire analyse du stratège athénien Phormion lors de la première bataille navale à Naupacte.

Phormion était certain de la victoire¹, et celle-ci est rendue compréhensible par la narration de l'événement, laquelle retrace tous les calculs du stratège : sa « pensée » que la confusion des vaisseaux ennemis serait la conséquence de son dispositif d'encercllement, sa « connaissance » du vent et le fait de « compter sur lui » pour les perturber, et enfin sa prise en compte de « l'inexpérience » de leurs rameurs. Le plan de bataille est conçu comme un raisonnement qui intègre l'élément échappant de prime abord au contrôle de la raison : la naissance ou non du vent favorable. Une telle conception de la stratégie, où le raisonnement entend intégrer la *tuché*, laisse un espace de jeu entre hasard et certitudes. Le *kairos* se comprend alors non plus seulement comme moment tactique offert à un choix mais comme ensemble de données comprenant la circonstance et entièrement maîtrisable par le calcul.

2. Qui est l'homme du *kairos* ?

Nous avons vu préalablement que le *kairos* était lié à l'autorité du chef, et qu'il exige de la part des stratèges une perspicacité du jugement et une acuité du raisonnement. Est-ce à dire que le *kairos* est synonyme de qualités intellectuelles ? Le *kairos* semble, en effet être le lot des seuls chefs intelligents, mais plus encore il départage non seulement les bons et les mauvais, les démagogues et les bons chefs politiques, mais aussi les démocrates et les tyrans ou partisans de l'oligarchie, pour englober tous ceux qui, quelle que soit leur appartenance ethnique, partagent les valeurs de la démocratie athénienne idéale. Le *kairos* n'échappe pas à la polarité morale du récit thucydéen².

Les qualités de l'homme politique athénien apparaissent dans le plaidoyer de Périclès pour lui-même qu'il tient aux Athéniens dans un contexte politique qui lui est défavorable : il voit sa politique remise en question suite aux ravages causés par la deuxième invasion de l'Attique et à l'épidémie de peste et se présente comme « un homme qui, je crois, ne le cède à nul autre quand il s'agit de discerner la politique à suivre et vous l'expliquer³ ».

(1) II, 83, 1-3.

(2) Cf. P. Vidal-Naquet, *Les Grecs, les historiens, la démocratie*, Le Grand Écart, Paris, 2000, pp. 99-107.

(3) II, 60, 5. Trad. de D. Roussel.

Les deux conditions du *kairos* sont le discernement qui consiste à « reconnaître ce qu'il faut décider¹ » et l'aptitude à l'expliquer, à « dire² » comme c'est énoncé en grec : dire le risque, le mettre en scène dans un contexte délibératif sont les seules manières de voir le risque et l'imprévu inhérent à la guerre (quoi de plus imprévisible que la propagation d'une épidémie en temps de guerre ?) être conjurés par l'esprit. Ces deux qualités sont reprises dans l'éloge inconditionnel que Thucydide fait de Périclès à la suite de son discours³. Il est aux yeux de l'historien l'homme d'une politique avisée et d'une très grande prévoyance : la guerre est affaire de prévision. C'est en ces termes qu'il conclut son éloge : « Tant étaient fondées les prévisions personnelles de Périclès, lorsqu'il disait qu'il serait tout à fait aisé pour eux de prendre le dessus dans la guerre les opposant aux seuls Péloponnésiens⁴. » Sa politique au présent assura la force d'Athènes et sa grandeur, et, par la suite, la clairvoyance de sa stratégie fut confirmée par l'erreur des Athéniens qui prirent le contre-pied d'une politique de modération : « Après sa mort, on reconnut encore bien mieux la valeur de ses prévisions en ce qui concerne la guerre⁵. » Le *kairos* est validé par l'événement.

Périclès est « l'héritier politique » de Thémistocle dont l'hommage scande les mêmes qualités : intelligence, justesse de la prévision et explication⁶. La perspicacité de son jugement lui permet au présent et le plus rapidement possible de discerner la meilleure solution. Il est le « fil séparateur » qui tranche dans l'urgence de la décision à emporter et improvise. Mais aussi, ses qualités naturelles se retrouvent mises en perspective dans la réalisation de ses prévisions, dans les situations complexes et confuses. L'homme qui a du *kairos* est à la fois homme du présent et du futur, improvisateur et prévoyant. En outre, ces qualités ne sauraient se passer de la parole qui sert à exposer clairement et à convaincre dans l'intérêt de la cité. S'esquisse la figure du stratège-orateur. Avoir les dons pour être l'homme de la décision en situation de crise, être un stratège politique, implique une faculté de parole, une aptitude à énoncer ses idées.

(1) Γνώναί τε δέοντα.

(2) Ἐρμενεύειν.

(3) II, 65, 1-13.

(4) II, 65, 13. Trad. de D. Roussel.

(5) II, 65, 6. Trad. de D. Roussel.

(6) « Thémistocle avait en effet montré des dons naturels indiscutables... Grâce à sa perspicacité, qu'il ne devait à aucune formation préalable et à laquelle l'étude ne put rien ajouter, il était capable, devant une question urgente, de discerner avec une promptitude extrême la meilleure solution, capable aussi de former les conjectures les plus clairvoyantes au sujet de l'avenir le plus lointain. Quand il s'occupait d'une affaire, il savait aussi en exposer toutes les données, et sur celles mêmes qui ne lui étaient pas familières, il ne laissait pas de porter des jugements valables. Placé devant une situation encore confuse, il excellait à en percevoir par avance les éléments favorables et les inconvénients. Bref, par la rapidité avec laquelle il se mettait au fait, il était sans égal pour improviser ses mesures nécessaires. » (I, 138, 3.) Trad. de D. Roussel.

Ces qualités sont-elles spécifiquement athéniennes ? Non, au contraire le spartiate Brasidas partage avec les stratèges athéniens ces mêmes qualités intellectuelles. À Amphipolis, Brasidas que Thucydide admire et qu'il eut pour adversaire lors de la perte d'Amphipolis « voit » l'occasion s'offrir pour lancer une offensive contre l'armée conduite par Cléon aveuglé par sa suffisance et il l'explique à ses soldats : « Bien discerner ce genre de fautes de la part de l'adversaire, tout en tenant compte de ses propres forces, et engager ainsi l'offensive, moins à découvert et en bataille rangée que selon l'intérêt du moment, c'est se donner les plus grandes chances de succès¹. » La réalisation de son projet de lancer une action immédiate et inattendue contre des Athéniens qu'il surprend par son audace est conforme à ses attentes ; il sème en effet le désordre dans le rang adverse. Les prévisions sont vérifiées. De plus le récit oppose le désordre athénien aux mesures réfléchies, calculées et ordonnées du stratège spartiate. L'intervention décidée de Brasidas au moment opportun incarne ici l'image du *kairos* comme fil régulateur, modérateur. D'ailleurs, l'éloge que Thucydide fait de son rival met en valeur non seulement sa vaillance, mais aussi sa sagesse et sa modération, vertus spécifiquement athéniennes mises au service de la ligue péloponnésienne : « Par l'esprit de justice et par la modération dont il fit preuve [...] dans ses rapports avec les cités, il sut amener la plupart de celles-ci à rompre avec Athènes². » Le *kairos* est l'inverse de l'*hubris*. Le mérite et l'intelligence de Brasidas qui fondent le *kairos* et le rendent légitime reprennent en écho les valeurs idéologiques de la cité démocratique : il n'est de *kairos* que dans le cadre de la cité démocratique et de ses valeurs de justice, de modération et d'intérêt pour l'ensemble des concitoyens. Il ressort de ces portraits élogieux que la réflexion fonde la prévision, que la chance semble sinon être soumise à l'empire de la raison, du moins prise en compte par ces fins stratèges, nourris aux idéaux de la cité démocratique idéale, qui font prendre des risques mesurés, calculés.

Le kairos et la rhétorique

Dans l'épisode précédent, nous avons vu que l'occasion a été entièrement prévue par Brasidas, qu'elle a été expliquée, justifiée par un calcul de chances et de probabilités rapporté au style direct. L'erreur de Cléon, « contraint de faire ce que Brasidas prévoyait », n'est pas simplement présentée comme un mauvais raisonnement où les certitudes du stratège, sa confiance aveugle en un coup du sort qui l'a fait vaincre précédemment à Pylos, s'opposent à la lucidité de Brasidas, à son ana-

(1) V, 9, 4. Trad. de D. Roussel.

(2) IV, 81, 2. Trad. de D. Roussel.

lyse psychologique, et à sa prévoyance, nouvelles armes d'une guerre devenue affaire d'intelligence, mais est dénoncée implicitement par l'absence de discours du stratège tenu à ses hommes. Son silence est éloquent : le mauvais raisonnement est celui qui n'a pas besoin d'explication ni de justification. Il ressort donc que le *kairos* comme occasion, à-propos, s'explique, s'évalue et c'est une des causes du succès. Le calcul du risque se conçoit comme la reconnaissance des dangers, la perception et l'aveu de ses propres insuffisances et limites qui sont gages de réussite et d'exploits.

Il est nécessaire alors que le stratège devienne orateur ; le *kairos* est du côté du *logos* et non des faits : il est délibération, force de persuasion qui emporte l'adhésion et engage la décision. Qu'est-il donc à propos de dire pour emporter la décision ? Comment peut-on préciser « un moment décisif », une occasion favorable, qui, transposé dans l'argumentation, invalide les certitudes des propositions de l'adversaire ?

Thucydide, élève et admirateur du sophiste Antiphon, recourt à la mise en scène sophistique des antilogies ou doubles discours (δίσσοι λόγοι). Il donne ainsi à voir au lecteur, en proposant deux discours qui se répondent de manière antithétique, deux analyses de la politique qui se complètent. Il ne s'agit plus seulement de comprendre en vue de quoi chaque mesure est prise, mais pourquoi elle a connu un tel succès¹. Le *kairos* rhétorique fait partie intégrante d'une histoire logique et rationnelle.

Une antilogie très célèbre et d'une très grande portée dramatique est celle qui oppose le démagogue Cléon, partisan d'un impérialisme extrême et d'une guerre à outrance contre les Péloponnésiens, au démocrate convaincu et modéré, Diodote, dans le procès des Mytiléniens qui ont fait défection et pour lesquels les Athéniens ont choisi la sentence de mise à mort de tous les hommes adultes et de réduction en esclavage des femmes et enfants. Le jugement fait l'objet d'une révision et s'affrontent Cléon, partisan d'une répression acharnée, et Diodote, partisan d'une répression modérée, qui l'emporta aux votes des Athéniens. Plus encore qu'un débat sur le mode de châtiments des fautes des Mytiléniens, les deux orateurs opposent deux conceptions du *kairos* : la bonne décision consiste-t-elle à envisager le passé et le présent comme le conçoit Cléon, ou le futur et les conséquences d'une politique plus indulgente selon Diodote ?

Cléon, en ennemi des sophistes et des intellectuels, pourfend le pouvoir de la parole et le plaisir des Athéniens à entendre ces joutes oratoires mettant la cité en danger : « La faute en est à vous, mauvais

(1) Cf. l'étude de J. de Romilly dans *Histoire et Raison chez Thucydide*, pp. 180-239.

organisateurs de ces joutes ; vous qui vous faites toujours spectateurs des paroles et auditeurs des faits, qui voyez les faits à venir d'après les beaux parleurs qui les donnent pour possibles et les faits déjà passés d'après les critiques brillamment formulées, attachant ainsi plus de crédit au récit qu'à l'événement vu de vos propres yeux¹. »

Même si le reproche du goût des Athéniens pour l'argumentation et les plaisirs sophistiques est un *topos*, leur faute réside, aux yeux de Cléon, dans leur tempérament d'hommes d'action confiants en l'avenir, avec un goût pour toute innovation pleine de promesses d'éventualités. Le possible est paré de tous les attraits : il est à la source du dynamisme des Athéniens et de leur constante activité. Le même portrait des Athéniens dynamiques, inventeurs et audacieux est brossé par les Corinthiens qui les opposent aux Spartiates passifs, attachés au passé et à leurs acquisitions². Néanmoins dans cette conception optimiste du possible et du virtuel se retrouve l'essence même du *kairos* qui raisonne sur le futur : le *kairos* se conçoit comme l'ouverture des possibles. L'argument de Cléon, émis par un personnage condamné par Thucydide, sert de contre-argument qui confirme la thèse qu'il est nécessaire de prendre le temps de délibérer.

Diodote reprend le lieu commun de la dialectique du discours et de l'action (*logos/ergon*) au début de son discours pour le retourner en argument *ad hominem* : Cléon est un sot qui n'a pas compris que le *kairos* est du côté du *logos* qui est le maître de l'action : « Si quelqu'un s'avise de soutenir que ce n'est pas la discussion qui peut guider l'action³, ou bien c'est un imbécile, ou bien son intérêt personnel est en jeu⁴. » Le *logos* est le maître au sens pédagogique : il est école des faits. Ainsi, le *kairos* est pleinement fil régulateur, instructeur. D'ailleurs, quand il s'agit d'avenir peu clair, de situations confuses, le *logos* est le seul moyen d'y apporter une clarté : « C'est sottise, si l'on s'imagine qu'il est un autre moyen d'expliquer un avenir qui n'est pas évident⁵. » Le pouvoir du discours réside dans l'énonciation même des risques : dire la difficulté, cerner les risques par le discours est le meilleur moyen de les conjurer.

Bien plus, le *kairos* nie le présent : il est tout entier du côté du futur. C'est l'argument que Diodote retourne contre celui de Cléon qui imposait la châtimeur au regard du présent de l'intérêt de la cité et du passé :

(1) III, 38, 3.

(2) I, 70-71.

(3) Τοὺς λόγους [...] διδασκάλους τῶν πραγμάτων.

(4) III, 42, 2.

(5) Ἀξύνετος μὲν, εἰ ἄλλω τινὶ ἠγείται περὶ τοῦ μέλλοντος δυνατόν εἶναι καὶ μὴ ἐμφανοῦς φράσαι III, 42, 2.

la faute des Mytiléniens malgré la politique de bienveillance d'Athènes à leur égard. Ainsi le « Je pense que nous délibérons sur le futur plutôt que sur le présent » traite du problème politique de l'intérêt de la cité, mais le débat oppose deux conceptions du *kairos* : l'une mauvaise fondée sur l'usage aveugle de la force, les certitudes, la confiance exagérée en soi et dans le coup du sort, l'autre fondée sur la prudence des résolutions, leur mise en débat et l'intérêt bien compris de la cité. Le *kairos* politique s'intègre dans la qualité politique de l'*euboulia* qui est à la fois prudence de la résolution et prise de risque, négation paradoxale du présent. Le stratège ne peut se passer du temps de la parole, de la nécessité des conseils politiques dont Diodote rappelle qu'ils sont dotés d'une prévoyance qui dépasse la vision limitée de bon nombre de ses concitoyens¹. Les orateurs sont des hommes qui voient de loin et au loin. Telle est l'autorité conférée au *kairos* de l'orateur qui a emporté la décision.

Il ressort donc de cette antilogie que le *kairos* est plus délibératif que pragmatique : il est d'essence rhétorique, il porte comme l'argumentation sur la délibération, sur le « Que sera ? », le futur qui n'est pas objet de science. Comme le discours, le *kairos* met en scène un redéploiement des temps entre l'advenu et l'avenir, entre ce qu'on attend et ce qui arrive. Il se définit comme le champ des possibles, tout en se revendiquant comme l'inverse du risque aveugle et des fautes tragiques recensées par Diodote dans son argumentation : *hubris*, confiance exagérée, orgueil du succès, usage aveugle de la force, absence de vision, de prévision dont l'archétype reste la figure de Xerxès dans l'œuvre d'Hérodote et sa théorie du risque, facteurs de réussite et de grandes actions, dont Hérodote mettra en scène dans son récit le tragique retournement².

Conclusion

Ainsi nous avons vu que le *kairos* est négation du risque dans la mesure où il oppose à l'inaction le moment décisif d'une intervention

(1) Ἡμᾶς περαιτέρω προνοούντας λέγειν ὑμῶν τῶν δι' ὀλίγου σκοπούντων III, 43, 4.

(2) Xerxès énonce cette loi qu'il fait sienne : « C'est au prix de grands risques que peut être achevé l'accomplissement de grandes choses. » Et à Artabane, à qui il reproche ses hésitations : « Si tu voulais calculer toutes les chances avec une semblable rigueur, tu ne ferais rien ; mieux vaut affronter hardiment tous les risques et souffrir la moitié de ceux qui étaient à craindre que redouter à l'avance tout ce qui peut arriver et ne rien faire du tout » *Histoires*, VII, 50-56.

calculée, vraisemblable. Le *kairos* est une valeur partagée par les stratèges qui ont suscité l'admiration de Thucydide. Par excellence moment tactique, le *kairos* mis en scène dans les débats oratoires amène à relire la seule conception stratégique de la décision opportune comme ouverture et champ des possibles à l'égal du pouvoir du discours qui renvoie à des fictions, mais des fictions contrôlées par la raison. Leurre aux yeux des plus timorés, le *kairos* est effet de sens : il est l'apanage du stratège audacieux, stratège formé à l'école des rhéteurs, stratège qui ne cesse de répéter les valeurs de la cité démocratique idéale.

Au cœur de l'image du *kairos*, se retrouve la belle construction logique de l'œuvre de Thucydide qui fait du risque reconnu l'inverse de ce qui est le risque majeur pour un grec du V^e siècle avant J.-C., l'*hubris*, la force, le désordre, la motivation personnelle, l'impérialisme à outrance, incarnés successivement par Cléon et Alcibiade. Le *kairos* est donc une prise de risque calculée, problématisée dans des discours à des fins idéologiques et éducatives.

Sabine Willem-Auverlot